

Zeitschrift:	Der Schweizer Sammler und Familienforscher = Le collectionneur et généalogiste suisse
Herausgeber:	Schweizer Bibliophilen-Gesellschaft; Schweizerische Gesellschaft für Familienforschung; Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare
Band:	8 (1934)
Heft:	2-3: Der Schweizer Sammler und Familienforscher = Le Collectionneur et généalogiste suisse
Artikel:	La reliure française de 1900 à 1925
Autor:	Graven, Jean
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-387112

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VIII. JAHRG.

1934 No. 2/3

VIII^e ANNÉE

DER SCHWEIZER SAMMLER UND FAMILIENFORSCHER

Le Collectionneur et généalogiste suisse

Bücher, Ex-libris, Graphik, etc.

Organ der

Schweizer Bibliophilen Gesellschaft, der Vereinigung schweiz. Bibliothekare und der schweiz. Gesellschaft für Familienforschung

Livres, Ex-libris, Estampes, etc.

Organe de la

Société suisse des bibliophiles, de l'Association des Bibliothécaires suisses et de la Société suisse d'études généalogiques

Herausgeber: Dr. Wilh. J. Meyer

Verleger: Apiarius-Verlag (Paul Haupt), Bundesgasse 34, Bern

La reliure française de 1900 à 1925

Nul véritable bibliophile ne saurait se désintéresser du brillant mouvement de renouveau qui emporte la reliure française dans cette période délimitée par l'Exposition universelle et l'Exposition des Arts décoratifs, de fameuse mémoire, qui virent précisément au pinacle deux hommes, deux créateurs — un Marius-Michel, un Legrain — de tempérament divers comme les deux époques ou les deux styles qu'ils ont représentés et, pour ainsi dire, personnifiés, mais égaux en grandeur et en influence, et dont la mémoire aussi demeurera. Les bibliophiles suisses nous sauront certainement gré de les conduire à travers cette autre «exposition» d'un art particulièrement cher, que leur ouvre le tableau de «La Reliure française de 1900 à 1925» dressé, avec une compétence, une richesse et une présentation dignes de leur objet, par un savant bibliophile aidé d'un maître-relieur¹).

¹⁾ Voir l'ouvrage de ce nom, par E. de Crauzat, paru, à 500 exempl. sur vélin teinté, chez René Kieffer, relieur-éditeur, 18, rue Séguier, à Paris; 2 forts volumes comprenant 344 planches, dans une pleine reliure de l'éditeur, 900 francs français.

Le mouvement de la renaissance du livre auquel le nom d'un Pelletan reste attaché, s'accompagne et se complète heureusement, dans le domaine de la reliure, de l'effort d'un H. Marius-Michel, qui, en possession de toutes les connaissances et ressources de sa profession (il avait notamment donné un ouvrage sur la reliure française et retrouvé le procédé des cuirs incisés et gravés perdu depuis le XVI^e siècle), abandonnant les petits fers juxtaposés, «outil d'artisan», pour les filets cintrés, «outil d'artiste», et pour les motifs mosaïqués, au lieu de continuer à copier ses devanciers ouvre la voie à un art personnel et nouveau (nous ne dirons pas «modern style»), et prodigue les compositions décoratives avec une verve dont il semble avoir pris l'inspiration dans le «Green» des «Romances sans paroles»: «Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches...». Fernand Vandérem a pu, non sans justesse et sans malice, bien qu'avec une excessive sévérité (dans le Bulletin du Bibliophile, après la rétrospective de 1927 au Petit Palais), qualifier ses reliures de «housses à fleurs» jetées indistinctement sur tous ses ouvrages, et lui reprocher de les avoir d'ailleurs empruntées à William Morris, le décorateur préraphaélite, quand ce n'est pas simplement aux cretonnes et velours anglais du tapissier Maple... En dépit de ces jeux — plus brillants qu'acérés — de critique, il n'en demeure pas moins que «Marius», comme on l'appelait et comme les amis des livres continueront, je l'espère pour sa gloire, à l'appeler familièrement, a créé la vraie formule actuelle de la reliure, unissant l'apport de l'artiste (invention, dessin, science des couleurs) à la technique parfaite de l'artisan, et que, suivant l'autorité d'un Béraldi, d'un Barthou, il convient de saluer en lui «le plus grand relieur français depuis la Renaissance», dont le nom «égalera dans l'immortalité les noms les plus grands du plus français, peut-être, de tous les arts».

A sa suite défilent, continuateurs de dynasties dignes d'honneur, les Gruel (Léon, puis Paul), les Mercier (Emile, puis Georges), les Chambolle, les Canape; puis, chacun à son rang et avec l'estime qui lui est due (mais ce n'est pas un classement ni un palmarès

que nous esquissons dans cette nécessaire énumération), les Petrus Ruban, les Ch. Meunier, les René Kieffer (toujours à la tâche et qui, de ses mains pieuses, toujours se perfectionnant, non seulement a rendu, année par année, dans cent ouvrages, témoignage en faveur de l'art qu'il aime et cultive, mais encore a voulu lui éléver le monument, la «somme» qu'il publie aujourd'hui avec autant de courage que de bonheur), les Aussourd, les Maylander, Noulhac, Lortic, Lanoé, Crezevault; puis Georges Cretté, digne successeur de Marius-Michel, André Bruel, tant d'autres, espoir et fierté, ou joie, déjà, de notre génération.

Une place spéciale appartient au jeune maître, prince de sa génération, celui dont on a dit : «Pierre Legrain, c'est la reliure contemporaine», et dont l'influence chercherait en vain sa pareille (il n'est que d'évoquer l'armée d'imitateurs, de pillards qu'il a suscités, la plupart du reste charmants, comme le fait apparaître un regard de curiosité récompensée jeté sur le chapitre consacré à la reliure féminine : «heureux Legrain, qu'il en fait rêver, de jeunes filles !»). C'est au très avisé collectionneur Jacques Doucet que Legrain, démobilisé et réformé dans le Paris de guerre (alors qu'un Schmied, l'œil perdu aux tranchées, devait emporter en province, pour le soustraire aux bombardements, ce qui existait de l'œuvre gravée du «Livre de la Jungle» de Jouve, qui parvint par la suite à une si grande fortune), doit d'avoir pu réaliser ses premiers cartons. Aux œuvres nouvelles des Suarès, Claudel, Apollinaire, Gide, il fallait vêtements nouveaux. Procédés et matières nouvelles. Legrain, innovant, délaissant la botanique et l'histoire naturelle, armé de la règle et du compas, a usé de tous les procédés, de toutes les matières : galuchat, serpent, tatou, lézard, nacre, écaille, laques, bois exotiques, or, argent, platine, nickel, pierres, gemmes, étoffes métallisées; à l'aide de droites, de courbes, de tangentes, il a cherché à exprimer «non plus la fleur, mais le parfum», à obtenir des compositions symboliques (déjà préconisées, sinon réalisées, par Marius-Michel, le «vieux Gaulois»), évocatrices, adaptées au texte. «Chaque reliure — ainsi disait-il dans les articles, véritables

manifestes et professions de foi, qu'il a publiés — est le frontispice de chaque livre; elle en est la synthèse, elle en est le cadre, qui doit l'embellir et le mettre en valeur... Ne jamais perdre de vue que le fer à dorer n'est pas un pinceau, pas plus que le cuir n'est une toile... Procédons par allusion, suggérons, n'appuyons pas...». Nul mieux que lui n'a su comprendre et exprimer son temps. Un temps qu'il a quitté trop tôt²⁾. Son œuvre est pourtant considérable, et restera. Pierre Legrain symbolisera la reliure d'après-guerre, et l'on peut conjecturer, d'après de Crauzat, que ses ouvrages braveront les années et seront aux générations futures ce que ceux de du Seuil, Pasdeloup, Derome et Thouvenin sont pour nous.

Mais, si les hommes passent, la tâche et le talent demeurent. Déjà Paul Bonet, auquel il faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, cherche, à l'avant-garde de ses pairs, à s'affranchir du souvenir de Legrain (comme Legrain s'était affranchi de l'emprise de Marius-Michel et continuant, par là même, son esprit et sa mission), et «habille le livre d'aujourd'hui à la mode de demain».

Parallèlement aux relieurs proprement dits, notre panorama fait une large et juste place aux artistes décorateurs (dont les conceptions ont été réalisées par les probes et parfaits gentilshommes du métier, les Gruel, Kieffer, Lortic, les Canape, Noulhac, etc.) : un Giraldon, loyal et fort auteur de caractères typographiques, affiches, maquettes, illustrations, plaques et cartons de reliures (notamment pour ses «Eglogues», pour «Les Trophées», «La Vie des abeilles», «Les Nuits»), un Chadel (utilisé avec intelligence, pendant la guerre, par H. Vever, cet autre grand bibliophile, pour la composition de ses projets de reliure et qui, depuis, s'est révélé l'illustrateur d'envergure de «Quelques fables de La Fontaine», d'un rarissime «Esope», de «L'Evangile»), un Robert Bonfils aux grâces hardies, inimitables, et, pour certains livres isolés, un H. Cheffer, un M. Denis, un G. Barbier, R. Drouart, G. Lepape, F. Siméon, un Jouve.

²⁾ Legrain est décédé subitement le 16 août 1929. Personnellement, nous ne pouvons nous lasser de considérer avec regret, dans notre bibliothèque, un Carmen inachevé, le premier ouvrage que nous lui ayons confié, et qui nous fut retourné après sa mort, veuf d'une parure qui aurait eu, pour nous, d'autant plus de prix d'être unique.

Ne saurait, par ailleurs, être passée sous silence, non seulement sans discourtoisie, mais sans injustice, la gracieuse phalange de la reliure féminine, doigts légers de fées, les L. Germain, Marot-Rodde, G. Schroeder, de Félice, Rose Adler, J. Langrand, M. Bernard, G. de Léotard.

Puis trouvent aussi naturellement leur place, dans ce riche tableau, toutes ces autres formes de reliure : les «cuirs d'art» (appellation souvent ambitieuse, lorsqu'il ne s'agit pas des Lepère, des Steinlen, des Legrand), cuirs incisés, modelés, repoussés; les reliures en vélin et en parchemin (dont celles, remarquables, des Legrand, Jou, Chadel, Bonfils, sans compter la délicate, la spirituelle et abondante production d'un André Mare); les splendides reliures en laques de Schmied et Dunand pour les ouvrages du premier; les reliures rehaussées d'émaux, de plaques d'or, de bronze, de médailles, d'ivoire, et jusque de peau humaine (matière capable de rivaliser peut-être avec celles qui précèdent, lorsqu'elle habille adéquatement «L'Eloge des Seins» ou provient, comme pour «Terre et Ciel» de Flammarion, suivant l'étrange vœu d'une morte, de très belles épaules un soir d'adieux admirées); les reliures en bois, les reliures à plaque (très honorables d'ailleurs lorsqu'inspirées de Cheffer, Barbier, Hémard, ou réalisées par un Kieffer pour des éditions qui ne sont pas destinées aux nababs), qui rejoignent le domaine de la reliure industrielle; les humbles cartonnages enfin, qui souvent révèlent des trésors d'invention et de beauté.

Pour que le sujet soit complet, n'ayons garde d'omettre la mention des Ecoles qui — à côté de l'école des vieux praticiens — ont une large part à cette réjouissante floraison, l'Ecole Estienne (fondée en 1889 sur l'ancienne Butte aux Cailles, où professent un H. de Waroquier, un R. Bonfils, et qui enseigne tout ce qui touche à l'art du livre), l'Ecole des Arts décoratifs, les Ecole et ateliers d'art décoratif pour jeunes filles.

Une liste, parfaitement à jour et fort précieuse, des grandes ventes de beaux livres avec importantes reliures dans ce quart de siècle, clôt et couronne chacun des deux tomes.

Nous ne saurions trop louer l'abondance, la variété, la sûreté et le choix de la documentation offerte par le texte et par l'image. Plus de quarante reproductions d'œuvres capitales de Marius-Michel, autant de celles de Legrain, davantage de celles de Kieffer (ce qui s'explique par la commodité de leur rassemblement mais fausse légèrement la perspective), une vingtaine d'après les dessins de Chadel, une quinzaine de Giraldon, tout autant de notre Schmied, toute une moisson de reliures féminines (plus de 50). La photographie et le tirage, en différentes planches d'une couleur (souvent d'un effet particulièrement heureux et fidèle, ainsi que j'en puis juger par la reproduction de quelques reliures personnelles, bien que la couleur de la planche ne semble pas concorder toujours avec celle indiquée dans la description de l'ouvrage), en sont fort bien venus. Pour avoir une idée parfaite de ces reliures, avec tout leur éclat de mosaïques, d'or, d'argent et d'émaux — un ouvrage tel que le présent ne pouvant, de toute évidence, sacrifier à la prodigalité d'un luxe aussi magnifique, — on peut se reporter à l'«Illustration» de Noël, de 1930 (article de L. Barthou sur l'Evolution artistique de la reliure), où sont à l'honneur certains chefs-d'œuvre signés Legrain, Schmied, Kieffer, Cretté, Creuzevault, et quelques reliures féminines qui, certes, ne déparent pas l'ensemble.

Tel qu'il est, le livre d'E. de Crauzat et R. Kieffer est un témoignage admirable et capital, appelé à devenir classique, non seulement sur les grands relieurs, mais sur les grands illustrateurs, les grands livres et les grandes collections de notre temps.

Jean Graven.

Zur Geschichte des Vorsatzpapieres (Schluss)

Um die Jahrhundertwende erhält die Vorsatzpapierfabrikation einen neuen und entscheidenden Anstoss durch die sogenannte Schule von *Annonay*, in der Yser.